

une robe de dentelle d'or étincelante de diamants ne laissait apercevoir que le visage noirci par les siècles et couronné d'un diadème de pierres précieuses.

Toute la famille de Stella s'agenouilla, fit ses dévotions à la prochaine messe, et ne quitta pas la chapelle sans avoir placé un beau cierge historié devant l'image de Notre-Dame.

En redescendant, un frugal déjeuner, tel qu'on les faisait alors que le thé, le café et le chocolat n'étaient pas encore à la mode en France, fut servi à la famille. Stella fit fête au fromage de lait de chèvre, au joli vin clair, et rendit justice au mérite des confitures et des pâtisseries de ses nièces. Mais il eut vite expédié toutes ces bonnes choses, et passa dans l'atelier avec Antoine pour déballer d'abord les cadeaux qu'il apportait. Tout en faisant le ménage, les jeunes filles se disaient :—Auront-ils bientôt fini ? Leur attente ne fut pas longue, et Antoine, tout joyeux, les appela ainsi que leur mère.

L'oncle avait étalé sur une table tous ses présents : il y avait deux colliers en perles de Venise, un joli miroir, des vases étrusques, deux ou trois petits bronzes antiques, un costume complet de paysanne d'Albano, un camée monté en bague, et plusieurs croquis faits dans la campagne de Rome et dont les uns étaient signés Jacques Stella et les autres Guaspre et Nicolas Poussin.—La mère et les enfants émerveillés, se récrièrent.

—Choisissez, dit Stella ; d'abord la maman, ensuite Claudia, Mariette et Antoine ; chacun prendra un objet à tour de rôle,

et ainsi de suite tant qu'il y en aura. A vous ma sœur.

—Dame, mon frère, c'est embarrassant. J'aime les choses utiles. Ah ! voilà ! — Ce pot rouge à bonshommes noirs pourra me servir à serrer du beurre ou des cornichons... Il est bien joli !

—Parbleu, je le crois bien, ma sœur ! Un vase étrusque qui vaut trois louis !

—Trois louis ! cette cruche sans anse ! pas possible. Oh ! alors, je n'y mettrai rien que des bouquets. A toi Claudia.

Claudia prit un dessin de Stella, une vue de Rome.

Son oncle, un peu étonné, ne dit rien et attendit.

—A Mariette, à présent.

Mariette, sans hésiter, mit la bague à son doigt.

—A toi, neveu.

Antoine choisit un petit bronze, un faune dansant, merveilleux petit chef-d'œuvre.

—Bravo, dit l'oncle : tu seras un Stella, toi. A la maman.

—Je ne sais quoi prendre ; choisis pour moi, Mariette.

—Prenez le miroir, maman, vous me le donnerez.

—C'est cela, je prends le miroir ; jamais je n'en ai vu un si grand.

Il avait six pouces de hauteur, mais alors c'était une merveille.

—A toi, Claudia.

Claudia prit un croquis du Poussin.

Et, jusqu'à la fin, ce fut ainsi, si bien que Mariette eut deux colliers, s'habilla en Albanaise, et, folle de joie, passa bien deux heures à rire devant le miroir, tandis qu'Antoine et Claudia se partagèrent les bronzes et les dessins, et parurent encore plus heureux que leur jolie sœur.